

plosifs, étaient lents et peu maniables. Ils offraient une cible relativement facile, et ne pouvaient se défendre d'une façon efficace.

C'est lui qui subit le premier choc, de la part d'un grand monoplane, qui n'était pas un Fokker et qui rappelait, comme envergure, l'Antoinette de Latham. Deux hommes à bord. Cet engin était bien connu des pilotes qui opèrent du côté de l'Alsace.

L'officier ripostait avec tant de vaillance et de sang-froid que l'agresseur jugeait prudent de ne pas insister, l'abandonnait et se dirigeait vers un autre avion, celui du caporal.

Le capitaine cherchait à aller au secours de son pilote, mais l'adversaire était beaucoup plus rapide et, après un court combat, réussissait à abattre le malheureux caporal.

Pendant ce temps, le capitaine, là-haut, tournait et virevoltait, ne perdant pas une des phases du drame auquel il assistait en témoin impuissant, mais décidé à se venger. Après la chute du caporal, il reprenait sa route vers l'objectif, avec la volonté de faire payer cher la perte de son collaborateur.

Il volait calme et placide, méprisant l'ennemi qui reprenait de la hauteur dans l'espoir de le rejoindre et de l'attaquer : ce premier succès avait beaucoup enhardi le Boche.

Le lieutenant qui avait continué son chemin sans s'arrêter, se voyait à son tour entouré d'avions ennemis, et l'un d'eux l'abattait. Cette mort était une perte pour notre cinquième arme, le lieutenant s'étant signalé à diverses reprises par des bombardements, souvent nocturnes, d'une hardiesse tout à fait digne de celle de son chef.

SEUL, ENTOURÉ D'ENNEMIS

Le capitaine restait seul pour accomplir sa mission. Au lieu de faire demi-tour, comme l'indiquait la prudence, puisqu'il n'était même pas à demi-chemin de la cible, il persévérait, seul contre tous, et allait jeter huit bombes sur la poudrière.

Toutes portaient juste au milieu : immédiatement une épaisse fumée noire montait vers le ciel, cette fumée observée pour la troisième fois par l'audacieux pilote.

Il restait, selon son habitude, dix minutes au-dessus de l'établissement pour bien enregistrer l'effet de son tir, puis prenait le chemin du retour, exactement le même que celui de l'aller, se souciant peu de faire un crochet afin d'éviter les avions ennemis.

Certes, l'alarme avait été donnée, et lorsqu'il arrivait au-dessus de la Forêt-Noire il apercevait un véritable rideau d'avions le guettant.

Tous se précipitaient dans l'espoir de l'abattre : il en évitait cinq ou six, par des manoeuvres habiles, puis devait soutenir le combat successivement contre deux avions. Ce dernier duel était particulièrement acharné et le capitaine finissait par obliger son adversaire à s'enfuir.

Tranquillement, posément, il reprenait sa route vers nos tranchées, pleurant la mort de ses camarades. Près des lignes, il apercevait les avions de chasse français qui attendaient le retour de l'escadrille.

L'un d'eux s'approchait et faisait des signes pour savoir si les autres avions suivaient. Le mitrailleur, dans un geste désolé, répondait qu'il n'y avait plus personne à espérer.

Il ne restait qu'un survivant. Et un sur-